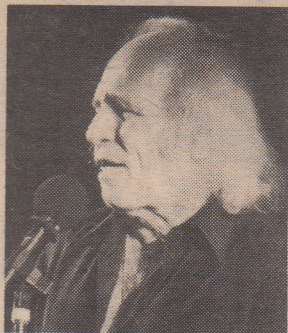


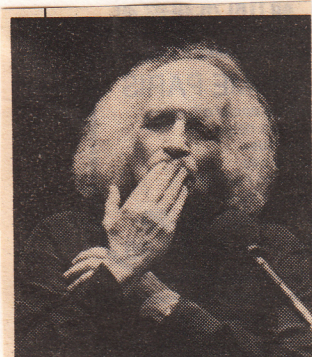
Léo Ferré chante les poètes à Paris

Au début, j'engueulais Rimbaud

DE LEO A MEREDITH



La comédienne Meredith Monk chante. « Cœur à cœur avec le public », dit-elle. Ce qui vaut aussi pour Léo Ferré. Il est notre invité.



Né le 24 août 1916 à Monaco, il suit des études chez les frères, compose sa première mélodie à onze ans sur un poème de Verlaine, « monte à Paris » à dix-neuf pour faire Sciences Po, travaille à Radio Monte-Carlo après la guerre, et débute fin 1946 au cabaret « le Beuf sur le toit ». Vous connaissez la suite... Léo Ferré chante actuellement, jusqu'au 16 novembre, au TLP-Dejazet, Paris 3^e.

Il y a l'imagerie facile de l'anar, du vieux lion à la crinière blanche, et quelques chansons ressassées par les médias. Comme beaucoup, je crois, cela m'a longtemps donné une vision déformée, complètement réductrice de l'œuvre foisonnante de Léo Ferré. Comme beaucoup, je suis passé à côté d'un certain nombre de chansons que je redécouvre aujourd'hui avec étonnement et gourmandise. On peut bien évidemment préférer telle ou telle période, en contester telle autre ; Ferré reste un immense provocateur de l'imaginaire, un fabuleux musicien des mots comme il n'en existe plus guère aujourd'hui.

Je ne veux faire de tort à personne

C'EST ma deuxième rencontre avec Léo Ferré. Un privilège, une chance, un régal. J'en avais entendu des choses sur son mauvais caractère, ses colères, et patati, patata... Désolé, non seulement le méchant anar ne m'a pas mordu, mais j'ai découvert un type tout simple et d'une gentillesse extrême. Avec cette fois-ci un soupçon de lassitude, voire une certaine tristesse contenue, qui l'ont incité à me lire en préalable ce texte manuscrit : « Je tiens à dire que je ne répondrai jamais plus à des questions concernant des gens qui font le même métier que moi.

Dans le contexte citadin d'une promenade « parlée », je dis ce que je pense et ce que je sais, en précisant toujours au journaliste qu'il ne faut point citer de nom. Cela n'ayant pas été le cas à Avignon, dernièrement, et pour un hebdomadaire parisien, je me vois contraint, aujourd'hui de préciser — et je vous remercie de bien vouloir « m'imprimer » — que je prends la précaution, toujours, de demander, ainsi que je viens de le dire, de ne pas citer de nom, car je ne veux faire de tort à personne.

Si Untel touche des cachets miraculeux, c'est parce qu'il a trop de monde sur la scène avec lui et qu'il pourrait faire à moins.

Si un autre Tel a des idées politiques qui changent avec le vent ou avec la chance, je peux le dire aussi, sans le nommer pour autant, tout en l'ayant crié à un ami journaliste, dans la rue et sans savoir que cet ami journaliste écoutait « tellement » au point de s'en rappeler et de « l'imprimer ». Merci. »

Du coup, on évoque la course au « scoop », cette chasse perpétuelle au spectaculaire : « Qu'est-ce que vous voulez y faire ? C'est la vie moderne. Je ne comprends pas. Machin fait ceci, Machin est malade. A quoi ça sert d'en parler ? La rumeur, c'est horrible ! Pour moi, la vie de l'auteur ne compte pas. Après sa mort, ce n'est pas ça qui reste, on s'en fout. Si vous saviez ce qu'on a pu écrire sur Rimbaud... »

La musique emmène la poésie dans l'oreille des gens

JUSTEMENT, nombre de chanteurs à la mode se réclament peu ou prou du poète, en affirmant : « Aujourd'hui, Rimbaud ferait du rock ! » Léo Ferré, sourit : « Peut-être, mais, au moins, il le ferait bien ! Et on le comprendrait. Parce que même lorsqu'ils ont du talent, on n'entend pas ce qu'ils disent. Ils sont submergés, submusiqués par les percussions, la batterie. J'écoutais l'autre jour un disque d'une fille que j'aime bien ; si je n'avais pas eu le texte sur la pochette, je n'aurais rien compris. Vous savez pourquoi ? Elle s'enregistre, elle se réécoute dans un stu-



« Peut-être qu'aujourd'hui Rimbaud ferait du rock, mais au moins il le ferait bien. » (Photo AFP.)

dio : elle, elle sait ce qu'elle a chanté et se trouve dans des conditions fantastiques. Il faudrait qu'elle passe sa chanson sur un petit machin de rien du tout et la fasse écouter à quelqu'un d'extérieur. C'est bête ! C'est leur truc. Ils font danser, quoi !... »

Après deux années de quasi-absence des scènes parisiennes, Léo Ferré présente un spectacle de deux heures et

demie sur les poètes : Baudelaire, Rimbaud, Verlaine, Apollinaire, Aragon, mais aussi son complice disparu l'an dernier, Jean-Roger Caussimon (un type formidable) et René Bäer, avec lequel il a écrit ses toutes premières chansons : « Il m'en avait fait six, dont ces deux-là qui sont admirables, « La Chambre » et « le Scaphandrier ». Israélite réfugié, je l'ai connu à Monaco : un peu plus âgé que mon père, il est mort depuis assez

longtemps. Mais voyez-vous, sans la musique, on ne le connaîtrait pas. C'est ça la musique. Elle emmène la poésie dans l'oreille des gens. Parce que, malheureusement, la poésie ne se lit pas. Il y a autre chose à lire avant. Ouvrir un livre de poésie le soir avant de s'endormir... On en lit une ou deux et on s'arrête. On va au bout d'un roman policier, pas de Baudelaire ; il faut trois ou quatre ans, c'est difficile. Mais la musique ouvre la porte, elle vous viole gentiment, agréablement, avec amour. Le viol, c'est pas si mal, dans ces conditions-là... » Comme je remarque que chacun se fait « violer » quotidiennement, en allumant le téléviseur, il sursaute : « Ah, tais-toi ! Je ne l'ouvre pas... Et puis ces difficultés des gens qui augmentent, le SMIC partout, c'est tragique. Au bureau de tabac, ils devraient demander : « Donnez-moi un paquet au SMIC ». Un disque au SMIC, alors qu'on paie encore dessus 33 % de TVA. »

Je ne veux plus qu'on s'approprie ma pensée

CURIEUSEMENT, ce musicien, amoureux fou des poètes, aura attendu quarante ans pour leur consacrer un spectacle entier : « J'hésitais. Je craignais que l'on m'interpelle pour me demander une chanson à moi. Finalement, il n'y a aucune différence avec ce que je fais habituellement. » Cela dit, Léo Ferré a dû repousser de deux mois l'enregistrement de son nouveau disque parce qu'il n'arrivait pas à apprendre « le Bateau ivre », sur la musique conçue pour la bande-orchestre : « C'est la première fois. Terrible ! A Avignon et à Marseille, où j'ai joué huit fois, j'engueulais Rimbaud. Je disais : ça ne lui plaît pas. Il me fait tromper. Qui sait ? »

Fin novembre, le chanteur enregistrera donc ce fameux disque qui mêlera peut-être textes de son cru et poèmes : « Je ne peux pas vous dire. J'ai tellement de choses prêtes à enregistrer — il me reste à les orchestrer — que je pourrais sortir cinq ou six disques. J'ai noté quarante-sept titres à refaire, que les gens ne connaissent pratiquement pas. Seulement, il y a l'éditeur. Si je le fais, je lui donne la moitié des droits et je deviens une putain. Je n'en suis pas une... ou alors je veux que ce soit pour rien, que je décide. Ça ne m'est jamais arrivé... Au début, pour vivre, un musicien, un parolier, est obligé de donner à l'éditeur. Aujourd'hui, je produis ma bande, je ne veux plus qu'on s'approprie ma pensée. Nous, on ne lisait pas les contrats, on signait. Les jeunes ne font plus ça, on les a avertis. Les marchands de disques sont des gens terribles. Ils appellent ça les « multinationales ». J'ai mis longtemps à comprendre « multi » : il y a l'Amérique, la Hollande, l'Allemagne... toutes les nations, sauf la France. » Et il ajoute : « A mes débuts, toutes ces possibilités énormes d'enregistrer n'existaient pas, mais c'était plus facile. »

Entretien réalisé par Daniel Pantchenko